

## HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

### Au Moyen âge (du Vème siècle au XVème siècle)

Dans l'Antiquité, au 1er siècle avant Jésus Christ, la Gaule a été envahie par les Romains. Jules César (le chef des Romains) a vaincu Vercingétorix (le chef des Gaulois) à Alésia en 52 av.JC.

Le gaulois était une langue celte qui était utilisée à l'oral mais qui n'était pas écrite. Le latin, la langue des Romains, était en revanche une langue qui était écrite et de nombreuses œuvres littéraires existaient depuis longtemps.

Voici un exemple de texte en latin tiré de *La Guerre des Gaules* de César :

Omnis Gallia est divisa	Toute la Gaule est divisée
in tres partes	en trois parties
quarum Belgae incolunt unam	dont les Belges habitent une
Aquitani aliam	les Aquitains l'autre
qui appellantur Celtae	[ceux] qui sont appelés Celtes
lingua ipsorum	par la langue d'eux-mêmes
Galli nostra	Gaulois par la nôtre
Tertiam	[habitent] la troisième.

Les élites gauloises ont appris la langue latine de manière assez scolaire et en allant à Rome tandis que le peuple s'est approprié cette langue dans la vie de tous les jours.

A la chute de l'Empire romain en 476 ap.JC, il y a eu les « invasions barbares » en Europe. Plusieurs groupes germaniques se sont installés en Gaule, et parmi ces peuples germaniques il y avait les Francs.

Clovis, roi des Francs, a été baptisé et est devenu chrétien en 496 ap. JC. Le christianisme s'est imposé peu à peu au détriment de la religion païenne.

Pendant longtemps, le latin classique est resté la langue de l'enseignement, la langue des textes juridiques et la langue de la religion. Le français était un dialecte utilisé seulement à l'oral.

Au niveau politique, le roi de France a progressivement étendu son pouvoir sur tout un territoire que l'on a appelé « La France » au XIème siècle, sous le règne du roi Hugues Capet.

Le système féodal était à l'époque dominé par le monde des seigneurs. La grande majorité de la population vivait à la campagne, et même si des villes existaient, elles étaient de petite taille.

Avec le temps, on a commencé à écrire quelques œuvres littéraires en ancien français et il y en a eu de plus en plus à partir du XIIème siècle: des histoires religieuses, des histoires de rois et de chevaliers (**cf. La légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde**), des histoires comiques et satiriques avec des animaux qui parlent comme des humains (**cf. Roman de Renart**), etc.

Voici un exemple d'ancien français tiré de « Yonec », un lai de Marie de France :

Jeo vus ai lungement amé	Cela fait longtemps que je vous aime
E en mun quor mut desiré;	et je vous ai beaucoup désirée dans mon coeur.
Unques femme fors vus n'amai	Jamais je n'ai aimé d'autre femme
Ne jamés autre ne amerai.	et je n'en aimerai jamais aucune autre.

Sachant qu'à l'époque, mis à part quelques gens d'Eglise, peu de personnes savaient lire et écrire et que les textes étaient écrits à la main (ils étaient manuscrits).

En ce qui concerne la religion, le Moyen-âge se caractérise par le développement du christianisme en Europe, plus particulièrement du catholicisme. Le chef de l'Eglise catholique est le pape de Rome. La religion a beaucoup marqué l'histoire et la création artistique de l'époque.

### Au XVème et XVIème siècle

Le XVème siècle marque la fin du Moyen-âge et on l'appelle la Renaissance.

Au XVIème siècle, beaucoup de gens parlaient le français, et mis à part ceux qui faisaient des études, beaucoup ne comprenaient plus le latin. C'est le roi François Ier qui a fait du français la langue officielle de la France. Cela n'a pas fait disparaître le latin, mais le français a été utilisé de plus en plus, dans les textes juridiques notamment.

Le règne de François premier est marqué par les guerres d'Italie, la construction des châteaux de la Loire et la venue de Léonard de Vinci.

Au siècle suivant, pour anoblir la langue, des poètes ont créé des œuvres littéraires et ont enrichi le vocabulaire. C'est ainsi que sept poètes se sont réunis pour former le groupe de « **La Pléiade** ». Parmi ces poètes, il y avait **Du Bellay** et **Ronsard**. La littérature italienne a été pour eux une grande source d'inspiration, notamment les poèmes de Pétrarque.

La langue française du XVIème siècle n'est pas la même que celle d'aujourd'hui. On l'appelle le Moyen français, par opposition à l'Ancien français, qui est la langue du Moyen-âge, et au français Moderne, qui est la langue d'aujourd'hui, codifiée à partir du XVIIème siècle.

Le XVIème siècle se caractérise aussi par la redécouverte des textes de l'Antiquité, ce qui avait longtemps été interdit par l'Eglise. On a ainsi redécouvert des textes historiques, littéraires, philosophiques et scientifiques écrits en grec et en latin, qui seront une grande source d'inspiration pour la **littérature humaniste**. **Montaigne** était un auteur humaniste.

Des faits historiques ont également bouleversé les modes de vie et les modes de pensée: le développement de l'imprimerie, le schisme religieux et l'apparition du protestantisme, la découverte de l'Amérique, etc.

### Au XVIIème siècle

Un roi a marqué le XVIIème siècle : Louis XIV, qu'on appelait le Roi soleil. Il s'est imposé en Europe mais aussi en Amérique avec le premier Empire colonial. C'était un roi très puissant qui a fait construire le château de Versailles où il faisait organiser des fêtes somptueuses. Ce roi, qui passait beaucoup de temps à faire la guerre, aimait aussi la musique, la danse et le théâtre.

C'est au XVIIème siècle que l'on a fixé les règles de la langue française. Ainsi, on a créé l'Académie française qui a élaboré le premier dictionnaire. On a aussi fixé les règles de la grammaire, et les règles d'écriture pour le théâtre et la poésie.

Le roi favorise la création littéraire avec des rentes attribuées à certains auteurs. Il finance également quelques théâtres, comme la Comédie française. Les nobles ont eux aussi un rôle moteur pour la culture grâce au mécénat (ils donnent de l'argent aux artistes qu'ils protègent) mais aussi grâce aux salons où ils invitent de nombreux artistes et intellectuels. Les salons de certaines femmes de la noblesse deviennent ainsi très à la mode.

A la fin du XVIème siècle, le mouvement artistique dominant était **le baroque**, qui se caractérise par son exubérance. Au XVIIème siècle s'est développé un autre mouvement, **le classicisme**, qui se caractérise au contraire par un goût pour les formes épurées.

La référence à l'Antiquité est également très fréquente. A l'époque, l'imitation des anciens était valorisée. Il y a même eu une « querelle », c'est-à-dire une opposition, entre les « anciens » et les « modernes ». Les uns pensaient que pour créer, il fallait reprendre des sujets connus de l'Antiquité. Les autres pensaient que l'on pouvait innover.

Le genre littéraire principal était le théâtre et trois noms de dramaturge sont à retenir : **Corneille**, qui a écrit des tragédies et des tragi-comédies ; **Racine**, qui a écrit des tragédies ; et **Molière**, qui a écrit des comédies.

Un autre auteur est très connu pour ses fables, c'est **La Fontaine**. De même que Molière, c'est un auteur moraliste qui cherche à transmettre une morale, une leçon, tout en divertissant le public.

### XVIIIème siècle

Le XVIIIème siècle est appelé « Le siècle des Lumières » ou « Le siècle des philosophes ».

De nombreux auteurs collaborent à l'Encyclopédie de **Diderot** et d'**Alembert**, qui rassemble des articles sur les sciences, les techniques et les arts.

Des auteurs comme **Voltaire** risquent la prison et l'exil, leurs textes sont très engagés. Parmi les œuvres de Voltaire, il y a des essais (*Le Dictionnaire philosophique*, *le Traité sur la tolérance*, etc.) et des contes philosophiques (*Candide* par exemple).

Le théâtre n'est pas en reste, avec deux dramaturges comme **Marivaux** et **Beaumarchais** qui créent un genre nouveau, le drame bourgeois, dans lequel on critique souvent les privilèges des maîtres au détriment des valets. La cause des femmes peut également s'y faire entendre.

C'est un siècle où les intellectuels affirment la suprématie de la raison et du savoir. Ils sont souvent critiques vis-à-vis de la religion et vis-à-vis du régime politique de l'époque, la Monarchie. C'est la raison pour laquelle on dit que leurs idées ont préparé la Révolution française de 1789.

On a coupé la tête du roi Louis XVI en 1792. Beaucoup de nobles ont été guillotins. La Terreur s'est installée pendant plusieurs années.

### XIXème siècle

La classe dominante n'est plus la noblesse mais la bourgeoisie.

Le XIXème siècle est un siècle d'instabilité politique marqué par plusieurs révolutions. Les régimes politiques se sont succédé: la République, la restauration de la Monarchie, l'Empire, avant que la République ne s'installe définitivement à partir de 1870.

Le siècle est marqué par les figures de Napoléon Ier et de Napoléon III. Ce sont des coups d'état, des guerres, des conquêtes, un Empire colonial, des victoires, des défaites. Ils laissent également des avancées en matière de droit avec le code civil et en matière d'architecture avec les travaux du Baron Haussmann par exemple.

La révolution industrielle transforme la vie des gens. La population des villes est de plus en plus importante, avec aussi beaucoup de pauvres.

En ce qui concerne la vie littéraire, deux genres vont prendre beaucoup d'ampleur: les textes journalistiques et les romans. Pour les romans, on distingue trois mouvements littéraires: le **romantisme** au début du XIX<sup>ème</sup> siècle (avec par exemple **Victor Hugo** qui a écrit Les Misérables) ; le **réalisme**, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle (avec par exemple **Balzac** qui a écrit la Comédie humaine); et le **naturalisme**, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle (avec **Zola** qui a écrit la saga des Rougon-Macquart).

Il ne faudrait pas non plus oublier la poésie, chère aux romantiques (**cf. Hugo, Lamartine...**), et aux **symbolistes. Verlaine, Rimbaud, Baudelaire** sont des poètes célèbres. Si les poètes connaissent bien les règles imposées depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, ils cherchent à s'en démarquer et ouvrent la voie à ce que l'on a appelé la « modernité ».

Le statut des auteurs reste malgré tout très précaire et nombreux sont ceux qui vivent une vie de bohème. Il faudra attendre le siècle suivant pour qu'ils touchent des droits d'auteurs et puissent vivre de leur art.

En 1881, Jules Ferry rend l'école obligatoire. Tous les enfants, qui parlaient des langues régionales, le patois ou l'argot, apprennent alors le français qui devient véritablement la langue nationale. Les enfants, même pauvres, peuvent ainsi apprendre à lire et à écrire.

### Le XX<sup>ème</sup> siècle

Le XX<sup>ème</sup> siècle peut être découpé en plusieurs périodes séparées par deux moments qui transforment profondément la société: la première guerre mondiale (1914-1918) et la deuxième guerre mondiale (1939-1945).

L'après guerre amène des transformations importantes. En France c'est le droit de vote des femmes, la montée du féminisme, les manifestations des mai 68 et la libération des mœurs. A l'échelle internationale, c'est la décolonisation et les sommets de la francophonie réunissent des pays autour de la langue française.

Quelques mouvements littéraires se dégagent: le **surréalisme** au début du siècle (**cf. André Breton**), le **théâtre de l'absurde** ((**cf. Ionesco**) après la seconde guerre mondiale, et le **nouveau roman** (**cf. Nathalie Sarraute**), dans les années soixante.

Mais la production littéraire, caractérisée par sa grande diversité et sa profusion, ne se laisse pas résumer par des mouvements unifiés. Tous les genres sont représentés. Les auteurs sont nombreux. On peut citer : **Marcel Proust, Paul Eluard, Jean Anouilh, Simone de Beauvoir**, etc.

Le XX<sup>ème</sup> siècle est l'époque de la démocratisation de la culture. Il y a de plus en plus de maisons d'éditions, de librairies, de lecteurs, d'auteurs. C'est aussi l'époque des prix littéraires.

En ce qui concerne les auteurs, ils sont issus de tous les milieux, il y a de plus en plus de femmes, et les écrivains étrangers occupent une place importante sur le marché grâce aux traductions, sans oublier les auteurs de la francophonie (**cf. Aimée Césaire et Léopold Sédar Senghor**, fondateurs de la « négritude »).

A la fin du siècle, les livres et les revues souffriront de la concurrence de la télévision. Au XXI<sup>ème</sup> siècle, à l'ère de la mondialisation, Internet et le numérique auront un impact important sur la création et les pratiques culturelles.

**XVIème siècle**

## DU BELLAY (1522-1560)

Joachim Du Bellay est noble et a accompagné son oncle, qui était cardinal, à Rome, où il est resté plusieurs années (1553-1557).

Ce poème est un sonnet. Le sonnet est un genre poétique qui a été emprunté à la littérature italienne. Le sonnet est un poème composé de 4 strophes : 2 quatrains et 2 tercets. La disposition des rimes suit également un schéma imposé : ABBA ABBA CC DEDE (ou DEED)

Les vers utilisés ici sont des alexandrins (ce sont des vers de 12 syllabes).

Heureux qui, comme Ulysse (1), a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là (2) qui conquiert la toison (3),  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge (4)!

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour (5) qu'ont bâti mes aïeux (6),  
Que des palais Romains le front (7) audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine (8):

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin (9),  
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin (10),  
Et plus que l'air marin la douceur angevine (11).

Joachim DU BELLAY, *Les Regrets* (1558) (12)

### Notes :

- (1) Ulysse est un héros de l'Antiquité grecque dont l'épopée est rapportée dans *L'Odyssée* d'Homère
- (2) cestuy-là = celui-là
- (3) Jason est un héros de l'Antiquité grecque ayant conquis la Toison d'or
- (4) Le reste de son âge = le reste de sa vie
- (5) Le séjour = la maison
- (6) Mes aïeux = mes ancêtres, ma famille
- (7) Le front d'un bâtiment = la façade
- (8) Le marbre et l'ardoise = matériaux de construction, pour les palais et pour les maisons
- (9) Du Bellay est originaire de France, autrefois appelée la Gaule. Il vient d'un petit village qui s'appelle Liré, dans la région qui s'appelle l'Anjou. Cette région est traversée par un fleuve, la Loire.
- (10) Le fleuve qui traverse Rome s'appelle le Tibre. Rome est construite sur sept collines dont l'une s'appelle le Mont Palatin.
- (11) La douceur = la douceur
- (12) Les regrets = la nostalgie, le sentiment de manque

Commentaire : <https://commentairecompose.fr/heureux-qui-comme-ulyse-poesie/>

## RONSARD (1524-1585)

Pierre de Ronsard est surtout connu pour ses recueils de poèmes intitulés *Amours*. Il y eut différentes périodes : les poèmes dédiés à Cassandre, ceux dédiés à Marie, puis ceux à Hélène.

Hélène de Surgères est une jeune suivante de Catherine de Médicis. Une grande différence d'âge sépare Hélène de Ronsard qui est âgé de près de 45 ans lorsqu'ils se rencontrent. C'est la reine qui encourage Ronsard à courtiser Hélène par vers interposés. Cette œuvre de commande est une œuvre de maturité qui célèbre un amour platonique pour une belle qui reste indifférente. Hélène de Troie, personnage de la mythologie grecque, est très souvent évoquée aux côtés d'Hélène de Surgères.

On retrouve dans ces sonnets l'influence de Pétrarque qui a évoqué son amour pour Laure dans une œuvre en italien intitulée *Canzoniere*.

Ce poème est un sonnet écrit en alexandrins.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle (1),  
Assise auprès du feu, dévidant et filant (2),  
Direz, chantant mes vers (3), en vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors(4), vous n'aurez servante oyant (5) telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur (6) à demi sommeillant (7),  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et fantôme sans os:  
Par les ombres myrteux (8) je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer(9) une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain (10).  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène* (1578)

Notes :

- (1) à la chandelle = à la bougie
- (2) dévider et filer = activités liées au filage de la laine
- (3) chanter des vers = réciter de la poésie
- (4) lors = alors
- (5) oyant = entendant
- (6) le labeur = le travail
- (7) à demi-sommeillant = à moitié endormi (e)
- (8) la myrte = végétal associé à la déesse grecque Vénus, et donc à l'amour
- (9) au foyer = à côté de la cheminée
- (10) dédain = mépris, indifférence

Commentaire : <https://commentairecompose.fr/sonnet-pour-helene/>

## MONTAIGNE (1533-1592)

Michel de Montaigne est un homme issu d'une famille noble, qui a exercé les fonctions de magistrat, de diplomate, et de maire de Bordeaux. Il est connu pour son amitié pour la Boétie et pour son stoïcisme.

Montaigne écrit au XVI<sup>ème</sup> siècle, en plein milieu des guerres de religion entre Catholiques et Protestants et de l'expansion de l'Europe vers le nouveau monde, autrement dit l'Amérique.

Montaigne va ainsi montrer qu'on trouve cruel souvent ce que l'on ne comprend pas et qui ne correspond pas à nos usages et à nos habitudes.

Il observe, compare les mœurs et tente d'acquiescer une objectivité optimale afin de se libérer de ses préjugés. Il montre la relativité des jugements et critique l'ethnocentrisme européen.

Il invite également à s'observer car si on fait souvent la critique des autres, on pense moins à se critiquer soi-même.

Et de fait, si on compare les indigènes d'Amérique et les Européens, on doit se demander qui sont les plus cruels entre ceux qui mangent la chair d'hommes déjà morts et ceux qui torturent des hommes de leur vivant.

[En 1550, l'auteur accompagne le roi à Rouen pour rencontrer des « cannibales », des indigènes venus d'Amérique, vivement critiqués car ils mangeaient de la chair humaine.]

Je ne suis pas marri (1) que nous remarquons l'horreur barbaresque (2) qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes (5), nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes (4) un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir (5) par le menu (6), le faire mordre et meurtrir(7) aux chiens et aux pourceaux (8) (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche (9) mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entré des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

[...]

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Montaigne, « Des cannibales », *Les Essais* (1580)

### Notes :

(1) Je ne suis pas marri = je ne suis pas fâché

(2) barbaresque = barbare = cruel ; en latin, « barbarus » désignait l'étranger

(3) jugeant bien de leurs fautes = critiquant leurs mauvaises actions

(4) à déchirer par tourments et par gênes = à torturer

(5) rôtir = brûler

(6) par le menu = en détail

(7) meurtrir = tuer (sens ancien)

(8) pourceaux = petits du porc

(9) frais, fraîche = nouveau, nouvelle

Commentaire : <https://www.bacdefrancais.net/canni.php>

**XVII<sup>ème</sup> siècle**

## CORNEILLE (1606-1687)

Pierre Corneille est un dramaturge du XVII<sup>ème</sup> siècle qui est influencé par le mouvement baroque alors que le classicisme impose des normes nouvelles.

Il est connu pour ses tragédies mais aussi pour une tragicomédie, *Le Cid*. En fait, cette pièce ressemble à une tragédie car les personnages sont des nobles et ils sont soumis à un destin qui les dépasse. Mais contrairement aux tragédies, la pièce se finit bien puisque les personnages se marient. Dans les tragédies en effet, les histoires d'amour sont souvent impossibles, du fait de la mort des personnages ou de leur séparation. Par ailleurs, Corneille ne puise pas son inspiration dans l'Antiquité mais dans l'histoire médiévale espagnole. Il ne respecte pas non plus les règles du théâtre classique, à savoir l'unité de temps, de lieu et d'action.

[Rodrigue et Chimène s'aiment et leur mariage est accepté par leurs familles. Mais le roi offre au père de Chimène le poste de précepteur du prince, alors que le père de Rodrigue, plus âgé, convoitait cet honneur. Lors d'une dispute, le père de Chimène donne un « soufflet », c'est-à-dire une gifle, au père de Rodrigue, provoquant ainsi le déshonneur. A ce moment de la pièce, Rodrigue ne sait pas ce qui s'est passé et est tout à son bonheur.]

### **Don Diègue**

Rodrigue, as-tu du cœur (1)?

### **Don Rodrigue**

Tout autre que mon père

L'éprouverait (2) sur l'heure (3).

### **Don Diègue**

Agréable colère !

Digne ressentiment (4) à ma douleur bien doux !

Je reconnais mon sang (5) à ce noble (6) courroux (7);

Ma jeunesse revit en cette ardeur (8) si prompte (9).

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;

Viens me venger.

### **Don Rodrigue**

De quoi ?

### **Don Diègue**

D'un affront (10) si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :

D'un soufflet (11). L'insolent (12) en eût perdu la vie ;

Mais mon âge a trompé ma généreuse (13) envie ;

Et ce fer (14) que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant (15) éprouver ton courage :

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage (16);

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point (17) flatter (18),

Je te donne à combattre (19) un homme à redouter (20);

Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,

Porter partout l'effroi (21) dans une armée entière.

J'ai vu par sa valeur (22) cent escadrons rompus (23);

Et pour t'en dire encor (24) quelque chose de plus,

Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,

C'est...

### **Don Rodrigue**

De grâce (25), achevez.

### Don Diègue

Le père de Chimène.

### Don Rodrigue

Le...

### Don Diègue

Ne réplique point, je connais ton amour,  
Mais qui peut vivre infâme (26) est indigne du jour (27);  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense (28).  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :  
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;  
Montre-toi digne (30) fils d'un père tel que moi.  
Accablé des malheurs où le destin me range (31),  
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge

Corneille, *Le Cid*, acte I, scène 5 (1637)

#### Notes :

- (1) cœur = courage
- (2) éprouver = en avoir la preuve
- (3) sur l'heure = tout de suite
- (4) ressentiment = colère
- (5) mon sang = les personnes de ma famille
- (6) noble = fier, digne ; à l'origine, « noble » signifiait « de bonne naissance »
- (7) courroux = colère
- (8) ardeur = fougue, sentiment intense
- (9) prompt, e = rapide
- (10) affront = action déshonorante
- (11) soufflet = gifle
- (12) l'insolent = celui qui prend de haut = celui qui manque de respect
- (13) généreux, se = noble (sens ancien)
- (14) le fer = l'épée
- (15) l'arrogant = l'insolent = celui qui prend de haut = celui qui manque de respect
- (16) outrage = affront = action déshonorante
- (17) ne... point = ne... pas
- (18) flatter = faire des compliments hypocrites
- (19) combattre = se battre avec qqn, ici se battre à l'épée
- (20) à redouter = dangereux
- (21) porter l'effroi = faire peur
- (22) sa valeur = ses qualités de soldat
- (23) cent escadrons rompus = cent groupes de soldats vaincus
- (24) encor = encore
- (25) de grâce = s'il vous plaît
- (26) infâme = sans honneur
- (27) est indigne du jour = ne mérite pas de vivre
- (28) offense = action déshonorante ; offenseur = celui qui provoque le déshonneur de qqn d'autre
- (29) digne = qui mérite qqch
- (30) accablé des malheurs où le destin me range = souffrant de malheurs contre lesquels je ne peux rien, le destin étant la fatalité, la volonté des dieux

Pour voir le résumé de la pièce et le dénouement : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Cid\\_\(Corneille\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Cid_(Corneille))

Pour voir la pièce entière en vidéo : <https://www.dailymotion.com/video/x3xy09n>

Pour voir un extrait de la mise en scène de Thomas Le Douarec :

<https://www.youtube.com/watch?v=zNzJVLBUUKE>

## LA FONTAINE (1621-1695)

Jean de La Fontaine est un écrivain issu de la noblesse, qui partage son temps entre Paris et son domaine de Château Thierry.

Proche de Nicolas Fouquet, Jean de La Fontaine reste à l'écart de la cour royale mais fréquente les salons comme celui de Madame de La Sablière et malgré des oppositions, il est reçu à l'Académie française en 1684. Mêlé aux débats de l'époque, il se range dans le parti des Anciens dans la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes.

« Le Loup et l'Agneau » est la dixième fable du livre I des *Fables*. Cette fable est inspirée de celles d'Ésope et de Phèdre, des auteurs de l'Antiquité.

« Le Loup et l'agneau » D'Ésope, fabuliste grec (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle av JC)

Λύκος θεασάμενος ἄρνα ἀπό τινος ποταμοῦ πίνοντα, τοῦτον ἐβουλήθη μετά τινος εὐλόγου αἰτίας καταθοινήσασθαι. Διόπερ στὰς ἀνωτέρω ἤτιᾶτο αὐτὸν ὡς θολοῦντα τὸ ὕδωρ καὶ πιεῖν αὐτὸν μὴ ἐῶντα. Τοῦ δὲ λέγοντος ὡς ἄκρις τοῖς χεῖλεσι πίνει καὶ ἄλλως οὐ δυνατὸν κατωτέρω ἐστῶτα ἐπάνω ταρασσείν τὸ ὕδωρ, ὁ λύκος ἀποτυχὼν ταύτης τῆς αἰτίας ἔφη· "Ἄλλὰ πέρυσι τὸν πατέρα μου ἐλοιδόρησας." Εἰπόντος δὲ ἐκείνου μηδὲ τότε γεγενῆσθαι, ὁ λύκος ἔφη πρὸς αὐτόν· "Ἐὰν σὺ ἀπολογιῶν εὐπορήῃς, ἐγὼ σε οὐχ ἤττον κατέδομαι."

Ὁ λόγος δηλοῖ ὅτι οἷα ἢ πρόθεσις ἐστὶν ἀδικεῖν, παρ' αὐτοῖς οὐδὲ δικαία ἀπολογία ἰσχύει.

Un loup, voyant un agneau qui buvait à une rivière, voulut alléguer un prétexte spécieux pour le dévorer. C'est pourquoi, bien qu'il fût lui-même en amont, il l'accusa de troubler l'eau et de l'empêcher de boire. L'agneau répondit qu'il ne buvait que du bout des lèvres, et que d'ailleurs, étant à l'aval, il ne pouvait troubler l'eau à l'amont. Le loup, ayant manqué son effet, reprit : « Mais l'an passé tu as insulté mon père. — Je n'étais pas même né à cette époque, » répondit l'agneau. Alors le loup reprit : « Quelle que soit ta facilité à te justifier, je ne t'en mangerai pas moins. » Cette fable montre qu'auprès des gens décidés à faire le mal la plus juste défense reste sans effet.

« Le Loup et l'agneau » de Phèdre, fabuliste latin (14 av Jc et 58 ap JC)

Ad rivum eundem lupus et agnus venerant siti compulsi ; superior stabat lupus longaque inferior agnus. Tunc fauce improba latro incitatus jurgii causam intulit. « Cur, inquit, turbulentam mihi fecisti aquam bibenti ? » Laniger contra timens : « Qui possum, quaeso, facere quod quereris, lupe ? A te decurrit ad meos haustus liquor. » Repulsus ille veritatis viribus : « Ante hos sex menses, ait, maledixisti mihi. » Respondit agnus : « Equidem natus non eram. » « Pater, hercle ! tuus, inquit, maledixit mihi. » Atque ita correptum lacerat injusta nec

Un loup et un agneau étaient venus au même ruisseau, poussés par la soif. Le loup se tenait en amont et l'agneau plus loin en aval. Alors excité par son gosier avide, le brigand invoqua un sujet de dispute. « Pourquoi, lui dit-il, as-tu troublé mon eau en la buvant ? » Le mouton répondit avec crainte : « Comment puis-je, loup, je te prie, faire ce dont tu te plains, puisque le liquide descend de toi à mes gorgées ? » L'autre se sentit atteint par la force de la vérité : « Tu as médit de moi, dit-il, il y a plus de six mois. — Mais je n'étais pas né, répondit l'agneau. — Par Hercule ! ton père alors a médit de moi, fait-il. » Puis, il le saisit, le déchire, et lui inflige une mort injuste. Cette fable a été écrite à l'intention de ces hommes, qui oppriment les innocents pour des raisons inventées

Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

-Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts

Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

La Fontaine, *Les Fables, Livre I, 10* (1668)

Vocabulaire : La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure. (= nous allons le montrer tout de suite)

Un Agneau se désaltérait (se désaltérait = buvait)

Dans le courant d'une onde pure.(= dans le courant d'une rivière)

Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure, (à jeun = qui n'avait pas mangé)

(qui cherchait aventure » = qui chassait)

Et que la faim en ces lieux attirait.

- Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ? (hardi = courageux, inconscient, insolent)

(breuvage = boisson, action de boire)

Dit cet animal plein de rage : (rage = colère)

Tu seras châtié de ta témérité. (châtié = puni) (témérité = courage, insolence)

- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté (Sire, Votre Majesté = manières de dire « Monsieur » à un roi)

Ne se mette pas en colère ; (« elle » est une marque de politesse pour parler au roi à qui on ne dit pas « vous »)

Mais plutôt qu'elle considère (considère = constate)

Que je me vas désaltérant (= que je suis en train de boire)

Dans le courant, (= dans la rivière)

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle, / Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson. (je ne puis = je ne peux pas ; le « pas » de la négation n'est pas exprimé) (troubler = rendre trouble ou déranger)

- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle, (une bête = un animal) (cruel = méchant)

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.(médire = dire du mal) (l'an passé = l'an dernier)

- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère. (tetter = boire le lait de sa mère)

- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens : (je n'en ai point = je n'en ai pas) (les tiens = ta famille, ton entourage)

Car vous ne m'épargnez guère, (ne ...guère = ne .... pas beaucoup) (épargner = ne pas faire de mal à qqn) (= vous me faites beaucoup de mal)

Vous, vos bergers, et vos chiens. (berger = gardien des moutons)

On me l'a dit : il faut que je me venge. (se venger = faire du mal à qqn qui nous a fait du mal)

Là-dessus, au fond des forêts / Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès. (procès = jugement au tribunal)

Ecouter le texte: <https://www.youtube.com/watch?v=WmZKb5WIR8g>

Exemple d'explication linéaire à l'oral :

<https://www.youtube.com/watch?v=4SuDG0r95dg&feature=youtu.be>



Gravure de Gustave Doré (1832-1883)

## MOLIERE (1622-1673)

Molière est tellement célèbre que lorsqu'on connaît bien les subtilités de la langue française, on dit qu'on manie bien la «langue de Molière ».

Molière est mort à 51 ans et a une vie bien remplie. Molière vient d'une famille bourgeoise et son vrai nom, c'est Jean Baptiste Poquelin. A 21 ans, il est parti en Province avec une troupe de théâtre et a joué à de nombreux endroits. A l'époque, il fallait trouver de riches mécènes pour pouvoir survivre. Molière était à la fois auteur, metteur en scène et acteur. A 38 ans, il est revenu à Paris. Il était apprécié par le roi Louis XIV et il a joué au théâtre du Palais royal. Il a aussi repris la charge de son père qui était tapissier du roi. Molière se rendait souvent à Versailles pour son travail de tapissier. Il a également été l'organisateur de fêtes somptueuses pour le roi Louis XIV. Il est mort en jouant *Le Malade imaginaire*.

Il a écrit une trentaine de comédies, dont certaines sont des comédies ballets, c'est-à-dire qu'elles comportent des intermèdes de danse et de musique. Les comédies sont là pour divertir le public mais Molière est aussi un moraliste, il veut instruire tout en amusant, il veut donner des leçons de morale.

C'est ainsi qu'il fera la critique de l'incompétence des médecins, lui qui les rencontrait souvent, car il avait une maladie aux poumons.

Il montrera aussi les défauts de la classe supérieure de l'époque : les bourgeois (= la bourgeoisie) qui pouvaient être avarés, et les nobles (= la noblesse), qui pouvaient être dépensiers et qui empruntaient de l'argent aux bourgeois tout en les méprisant pour leur manque d'éducation, car les bourgeois ne savaient pas se battre à l'épée, danser, manier le beau langage.

Il critique également la condition des femmes des classes supérieures. Dans *Les Femmes savantes*, il met en scène des femmes qui revendiquent d'avoir la même éducation que les hommes et d'être reconnues comme ayant les mêmes capacités intellectuelles. Dans *L'école des femmes*, c'est le mariage arrangé qui est critiqué, les femmes devant se marier avec l'homme qui avait été choisi par leur famille, sans considération pour leurs sentiments.

Molière a aussi écrit des pièces plus sombres : dans *Tartuffe*, il critique les faux dévots qui ont une pratique religieuse intense mais qui sont capables de mauvaises actions ; dans *Don Juan*, il met en scène un libertin qui séduit des femmes et les abandonne et qui est puni à la fin.

Les comédies sont écrites en vers ou en prose. *L'École des femmes* est une pièce écrite en alexandrins, c'est-à-dire en vers de 12 syllabes, sachant qu'un vers peut être découpé en plusieurs répliques. Molière utilise le beau langage mais aussi quelques jurons et familiarités, destinés à faire rire.

Parmi les personnages que l'on trouve dans les comédies, il y a souvent un valet ou une servante qui est rusé et qui trouve une solution au problème posé. Ce n'est pas toujours le cas bien sûr.

Les comédies de Molière trouvent leur inspiration dans la farce, un genre théâtral du Moyen âge, mais aussi dans la Comedia del arte, un genre théâtral venant d'Italie.

Dans les comédies, on trouve les différents types de comique :

- le comique de geste,
- le comique de mot,
- le comique de caractère,
- le comique de situation,
- le comique de répétition.

[Arnolphe a très peur de se marier et d'être trompé. Il a donc fait élever Agnès, une jeune fille, sans lui donner aucune éducation et sans la laisser sortir, afin qu'elle ne sache rien du monde. Mais un jeune homme, Horace, a tout de même réussi à la séduire. Arnolphe vient de rattraper Agnès alors qu'elle s'enfuyait avec Horace.]

### **ARNOLPHE, AGNES**

AGNES. Pourquoi me criez-vous (1)?

ARNOLPHE. J'ai grand tort en effet !

AGNES. Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE. Suivre un galant (2) n'est pas une action infâme (3)?

AGNES. C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme ;

J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché (4)

Qu'il faut se marier pour ôter le péché (5).

ARNOLPHE. Oui. Mais pour femme, moi je prétendais vous prendre (6);

Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre (7).

AGNES. Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,

Il est plus pour cela selon mon goût que vous. [...]

ARNOLPHE. Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNES. Vous ?

ARNOLPHE. Oui.

AGNES. Hélas ! Non.

ARNOLPHE. Comment, non !

AGNES. Voulez-vous que je mente ?

ARNOLPHE. Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente (8)?

AGNES. Mon dieu, ce n'est pas moi que vous devez blâmer (9) :

Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer ?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE. Je me suis efforcé de toute ma puissance ;

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNES. Vraiment, il en sait là-dessus plus que vous ;

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine(10).

ARNOLPHE. Voyez comme raisonne et répond la vilaine (11)!

[...] J'enrage (12) quand je vois sa piquante froideur,

Et quelques coups de poing satisferaient mon cœur.

AGNES. Hélas ! Vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE. Ce mot, et ce regard désarme (13) ma colère,

Et produit un retour de tendresse de cœur

Qui de son action m'efface la noirceur.

Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses (14)

Les hommes soient sujets à de telles faiblesses (15) !

Molière, *L'École des femmes* (1662), acte V, scène 4

Notes :

- (1) Pourquoi me criez-vous ? = Pourquoi criez-vous contre moi? = Pourquoi me faites-vous des reproches ?
- (2) un galant = un homme qui courtise une femme
- (3) infâme = mauvais, e
- (4) vous m'avez prêché = vous m'avez fait la morale
- (5) le pêché = le mal
- (6) prendre pour femme = épouser, se marier avec qqn
- (7) faire entendre = faire comprendre
- (8) impudent, e = insolent, e ; qui manque de respect
- (9) blâmer qqn = faire des reproches à qqn
- (10) il n'a point eu de peine = il n'a pas eu de difficulté
- (11) le vilain = personne qui n'était pas de haute naissance (sens ancien) ; personne méchante (sens moderne)
- (12) j'enrage = je suis très en colère
- (13) désarmer la colère = diminuer la colère
- (14) traître, traîtresse = celui ou celle qui trahit, qui trompe qqn d'autre
- (15) faible = qui n'est pas fort ; faiblesse = propriété du faible

Pour voir la pièce en vidéo (extrait 1h31): <https://www.youtube.com/watch?v=4qI844WI7m0>

Voir le résumé sur Wikipedia: [https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27%C3%89cole\\_des\\_femmes](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27%C3%89cole_des_femmes)

[Tartuffe est un faux dévot qui s'est introduit dans la maison d'Orgon. Une partie de la famille le vénère tandis qu'une autre partie de la famille se méfie de lui. Mme Pernelle, la mère d'Orgon, se dispute avec Damis, le beau-frère d'Orgon. Dorine est une servante.]

*MADAME PERNELLE*

Pour vous, Monsieur son frère,  
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère (1):  
Mais enfin, si j'étais de mon fils (2), son époux,  
Je vous prierais bien fort, de n'entrer point chez nous (3).  
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre (4),  
Qui par d'honnêtes (5) gens ne se doivent point suivre :  
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,  
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur (6).

*DAMIS*

Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute...

*MADAME PERNELLE*

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;  
Et je ne puis souffrir (7), sans me mettre en courroux (8),  
De le voir querellé (9) par un fou comme vous.

*DAMIS*

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique (10),  
Vienne usurper (11) céans (12) un pouvoir tyrannique ?  
Et que nous ne puissions à rien nous divertir (13),  
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir (14) ?

*DORINE*

S'il le faut écouter, et croire à ses maximes,  
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes (15),  
Car il contrôle tout, ce critique zélé (16).

*MADAME PERNELLE*

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.  
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire ;  
Et mon fils, à l'aimer, vous devrait tous induire (17).

*DAMIS*

Non, voyez-vous, ma mère (18), il n'est père, ni rien,  
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.  
Je trahirais mon cœur, de parler d'autre sorte ;  
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte (19) ;  
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied plat (20)  
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat (21).

*DORINE*

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise (22),  
De voir qu'un inconnu céans (23) s'impatronise (24) ;  
Qu'un gueux (25) qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,  
Et dont l'habit (26) entier valait bien six deniers (27),  
En vienne jusque-là, que de se méconnaître (28),  
De contrarier (29) tout, et de faire le maître.

*MADAME PERNELLE*

Hé, merci de ma vie (30) il en irait bien mieux,  
Si tout se gouvernait (31) par ses ordres pieux (32).

## DORINE

Il passe pour un saint dans votre fantaisie (32) ;  
Tout son fait (34), croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie (35).

Molière, *Tartuffe ou l'imposteur* (1669), acte I, scène 1

### Notes :

- 1 - Je vous révère = je vous estime, je vous donne de l'importance
- 2 - Si j'étais de mon fils = si j'étais à la place de mon fils.
- 3 - Je vous demanderais de ne pas entrer chez nous
- 4 - Vous prêchez des maximes de vivre = vous donnez des leçons de savoir-vivre = vous faites de la philosophie
- 5 - honnête = qui suivent la morale, ici la morale religieuse
- 6 - je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur = je parle franchement
- 7- je ne puis souffrir = je ne peux pas supporter
- 8 - se mettre en courroux = se mettre en colère
- 9 - querellé = critiqué
- 10 - cagot = mot injurieux pour désigner un bigot, un dévôt, un fou de rites religieux
- 11 - usurper = occuper une place à laquelle on n'a pas droit
- 12 - céans = ici
- 13 - nous divertir = passer du bon temps
- 14 - y consentir = être d'accord
- 15 - crime = mauvaise action qui doit être punie
- 16 - zélé = qui en fait trop
- 17 - induire = amener à qqch
- 18 - ma mère = formule pour s'adresser à une femme âgée
- 19 - je m'emporte = je m'énerve, je me mets en colère
- 20 - Homme du commun portant des souliers sans talons, contrairement aux gens de qualité.
- 21 - un grand éclat = une grande dispute
- 22 - scandaliser = provoquer l'opposition
- 23 - céans = ici
- 24 - s'impatroniser = s'imposer
- 25 - gueux = manière injurieuse de désigner un pauvre ou un coquin
- 26 -habit = vêtement
- 27- denier = monnaie de l'époque
- 28 - se méconnaître = ne pas savoir quelle est sa place
- 29 - contrarier = contredire
- 30 - merci de ma vie = interjection ancienne ; aujourd'hui on dirait « mon dieu »
- 31 - se gouverner = être dirigé
- 32 - pieux = qui suit la religion
- 33 - fantaisie = imagination
- 34 - son fait = sa manière d'agir
- 35 - hypocrisie = fausseté

Pour voir la pièce en vidéo (extrait à 2mn20) : <https://www.youtube.com/watch?v=s9b1AI7qNb8>

Pour voir le résumé: [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Tartuffe\\_ou\\_l%27Imposteur](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Tartuffe_ou_l%27Imposteur)

## **RACINE (1639-1699)**

Jean Racine es issu de la petite noblesse et a été éduqué par les religieux de Port-Royal. Talentueux dramaturge, il a écrit des tragédies qui connurent beaucoup de succès de son vivant. Il est devenu historiographe du roi Louis XIV en 1677.

Ses tragédies sont écrites en alexandrins.

Elles sont composées de 5 actes et sont construites de manière rigoureuse.

Elles obéissent aux règles des 3 unités :

- unité de temps (l'action montrée sur scène ne doit pas dépasser 24h),
- unité de lieu (la pièce se situe dans un décor unique),
- unité d'action (il y a une action principale).

Il respecte également les impératifs de vraisemblance et de bienséance.

Racine n'invente pas les sujets de ses tragédies. Il puise son inspiration dans la mythologie antique, dans l'histoire romaine, ou dans l'histoire biblique.

Dans une tragédie, le dénouement est malheureux.

Les personnages sont des rois ou des nobles.

Aux sentiments d'amour et de haine se mêlent des considérations politiques.

Selon Aristote, le tragique naît au sein des familles ou des alliances.

Le lecteur éprouve terreur et pitié face au destin de personnages dont le destin les dépasse.

[Phèdre a épousé Thésée dont elle a eu un fils. Après son mariage, elle a poussé Thésée à éloigner Hippolyte, un fils qu'il avait eu lors de son union avec une Amazone. Phèdre brûle d'un mal inconnu et sa servante, Oenone, s'inquiète pour elle].

ŒNONE

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,  
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,  
Délivrez mon esprit de ce funeste (1) doute.

PHÈDRE

Tu le veux ? lève-toi.

ŒNONE

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

ŒNONE

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE

Ô haine de Vénus ! Ô fatale (2) colère !  
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère (3)!

ŒNONE

Oublions-les, madame ; et qu'à tout l'avenir  
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE

Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée (4) !

ŒNONE

Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui  
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE

Puisque Vénus (5) le veut, de ce sang déplorable  
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE

Aimez-vous ?

PHÈDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE

Pour qui ?

PHÈDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs...  
J'aime... À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.  
J'aime...

ŒNONE

Qui ?

PHÈDRE

Tu connais ce fils de l'Amazone,  
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé...

ŒNONE

Hippolyte ? Grands dieux !

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé !

ŒNONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !  
Ô désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !

Voyage infortuné ! Rivage malheureux,  
Fallait-il approcher de tes bords dangereux !

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée (6)  
Sous les lois de l'hymen (7) je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi (8) ;  
Athènes me montra mon superbe (9) ennemi :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble (10) s'éleva dans mon âme éperdue (11);  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir (12) et brûler :  
Je reconnus Vénus et ses feux (13) redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables (14)!  
[...]  
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;  
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme (15) en horreur ;  
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire (16) ,  
Et dérober au jour (17) une flamme si noire :  
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats (18):  
Je t'ai tout avoué (19); je ne m'en repens pas (20).  
Pourvu que, de ma mort respectant les approches (21),  
Tu ne m'affliges (22) plus par d'injustes reproches,  
Et que tes vains (23) secours cessent de rappeler  
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler (24).

Jean Racine, *Phèdre*, acte I, scène 3 (1677)

Notes :

- (1) funeste = qui porte le malheur avec soi, parfois la mort.
- (2) fatal, e = qui conduit à la mort
- (3) Minos, roi de Crète, aurait refusé de sacrifier un très beau taureau au dieu de la mer, Poséidon ; pour le punir, Vénus a fait en sorte que Pasiphaé, la femme de Minos, mère de Phèdre et d'Ariane, tombe amoureuse du taureau. De cette union naît un monstre, le Minotaure, moitié homme moitié taureau, qui se nourrit de chair humaine. Minos demande à Dédale et à son fils Icare de construire un labyrinthe pour l'enfermer, afin qu'il ne puisse s'échapper. Minos exige des rois des îles voisines qu'il avait vaincus de payer un tribut en jeunes hommes et en jeunes femmes destinés à être mangés. C'est ainsi qu'Égée envoie son fils parmi les jeunes destinés à être sacrifiés.
- (4) Thésée a vaincu le Minotaure grâce au fil d'Ariane. Ariane l'a aidé par amour mais après sa victoire, Thésée l'a emmenée en bateau loin de Crète. Il a également emmené la sœur d'Ariane, Phèdre. Tombé amoureux de Phèdre, Thésée abandonne Ariane sur une île.
- (5) Vénus est la déesse de l'Amour.
- (6) Thésée, son mari
- (7) l'hymen = le mariage
- (8) affermi = sûr, certain
- (9) superbe = très beau, qui provoque l'admiration
- (10) un trouble = une émotion forte
- (11) éperdue = affolée
- (12) transir = être tétanisé, transformé en statue
- (13) les feux = les feux de l'amour = le désir amoureux
- (14) Fait référence ici aux malheurs de sa famille
- (15) flamme = amour, passion amoureuse
- (16) gloire = honneur
- (17) dérober au jour = tuer
- (18) tes combat = ton insistance
- (19) avouer = dire ce que l'on voulait cacher
- (20) se repentir = regretter
- (21) les approches de la mort = la venue prochaine de la mort
- (22) affliger = faire de la peine
- (23) vain = inutile
- (24) un reste de chaleur prêt à s'exhaler = un reste de vie prêt à partir

Exemple de commentaire : <https://commentairecompose.fr/phedre-acte-1-scene-3/>

Pour voir la pièce en vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=SXawHgRgAGc>

Résumé sur Wikipedia : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ph%C3%A8dre\\_\(Racine\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ph%C3%A8dre_(Racine))

[Bérénice et Titus s'aiment. La reine d'Orient s'est installée à Rome et attend que Titus monte sur le trône pour qu'il puisse l'épouser. Mais le jour attendu, Titus se dérobe, et tarde pour venir annoncer à la femme aimée qu'ils doivent se séparer...]

### **Bérénice**

Eh bien ! réglez, cruel, contentez votre gloire :  
Je ne dispute plus (1). J'attendais, pour vous croire,  
Que cette même bouche, après mille serments (2)  
D'un amour qui devait unir tous nos moments,  
Cette bouche, à mes yeux s'avouant (3) infidèle,  
M'ordonnât (4) elle-même une absence éternelle.  
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.  
Je n'écoute plus rien, et pour jamais : adieu...  
Pour jamais ! Ah, Seigneur ! songez-vous en vous-même  
Combien ce mot cruel (5) est affreux quand on aime ?  
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,  
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?  
Que le jour recommence et que le jour finisse,  
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,  
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?  
Mais quelle est mon erreur, et que de soins (6) perdus !  
L'ingrat (7), de mon départ consolé (8) par avance,  
Daignera (9)-t-il compter les jours de mon absence ?  
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

### **Titus**

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.  
J'espère que bientôt la triste Renommée (10)  
Vous fera confesser (11) que vous étiez aimée.  
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer (12)...

### **Bérénice**

Ah Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?  
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée (13);  
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée (14) ?  
Pourquoi m'enviez-vous (15) l'air que vous respirez ?

### **Titus**

Hélas ! vous pouvez tout, Madame : demeurez (16),  
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :  
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,  
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,  
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas (17).  
Que dis-je ? En ce moment mon cœur, hors de lui-même,  
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

Jean Racine, *Bérénice*, Acte IV, scène 5 (1670)

### **Notes :**

- (1) je ne dispute plus = je ne veux plus parler pour vous faire changer d'avis.
- (2) un serment = un engagement très fort
- (3) s'avouant = reconnaissant qu'elle a fait quelque chose de mal
- (4) j'attendais que cette bouche m'ordonnât (imparfait du subjonctif)
- (5) cruel = qui fait souffrir
- (6) soins = efforts

- (7) ingrat = qui manque de reconnaissance
- (8) consolé = qui n'est plus triste
- (9) daignera = fera l'effort de
- (10) la Renommée = ce qu'on dit de quelqu'un
- (11) confesser = admettre
- (12) expirer = mourir
- (13) hyménée = mariage
- (14) condamnée = punie
- (15) envier = être jaloux de qqch par malveillance
- (16) demeurez = restez
- (17) Vos appas = vos charmes

Exemple de commentaire : [https://www.bacfrancais.com/bac\\_francais/352-berenice-acte-4-scene-.php](https://www.bacfrancais.com/bac_francais/352-berenice-acte-4-scene-.php)

Pour voir la pièce en vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=RwkjFNIDJA4>

Pour voir le résumé: [https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A9r%C3%A9nice\\_\(Racine\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A9r%C3%A9nice_(Racine))



*L'empereur Néron révèle à son confident Narcisse qu'il est amoureux de Junie, la femme qu'il a enlevée.*

NÉRON. – Narcisse, c'en est fait. Néron est amoureux.

NARCISSE. – Vous ?

NÉRON. – Depuis un moment, mais pour toute ma vie,  
J'aime, que dis-je, aimer ? j'idolâtre Junie !

NARCISSE. – Vous l'aimez ?

NÉRON. – Excité d'un désir curieux,  
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,  
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,  
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes,  
Belle, sans ornements, dans le simple appareil<sup>1</sup>  
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

[...]

Quoi qu'il en soit, ravi<sup>4</sup> d'une si belle vue,  
J'ai voulu lui parler et ma voix s'est perdue ;  
Immobile, saisi d'un long étonnement,  
Je l'ai laissé passer dans son appartement.  
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,  
De son image en vain j'ai voulu me distraire.  
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler,  
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.  
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce ;  
J'employais les soupirs, et même la menace.  
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,  
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.  
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image,  
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :  
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE. – Quoi, Seigneur ! Croira-t-on  
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NÉRON. – Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère  
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère,  
Soit que son cœur jaloux d'une austère fierté  
Enviât à nos yeux sa naissante beauté,  
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,  
Elle se dérobaît même à sa renommée ;  
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,  
Dont la persévérance irrite mon amour.

Racine, *Britannicus*, Acte II, scène 2, orthographe modernisée.

1. La simple tenue.
2. Apparence simple, sans apprêt.
3. Féroce.
4. Captivé par.

**XVIIIème siècle**

**MARIVAUX (1688 – 1763)**

[Après avoir quitté leur pays, les personnages se sont réfugiés sur une île. Les hommes décident d'édicter des lois. L'aristocrate Arthénice et Mme Sorbin, une femme d'artisan, dirigent le groupe des femmes.]

Timagène, Hermocrate, l'autre homme, Persinet, Arthénice, Madame Sorbin, une femme avec un tambour, et Lina, tenant une affiche.

ARTHÉNICE - Messieurs, daignez répondre à notre question ; vous allez faire des règlements pour la République, n'y travaillerons-nous pas de concert ? A quoi nous destinez-vous là-dessus ?

HERMOCRATE - À rien, comme à l'ordinaire.

UN AUTRE HOMME - C'est-à-dire à vous marier quand vous serez filles, à obéir à vos maris quand vous serez femmes, et à veiller sur votre maison : on ne saurait vous ôter cela, c'est votre lot.

MADAME SORBIN - Est-ce là votre dernier mot ? Battez tambour ! (*Et à Lina*). Et vous, allez afficher l'ordonnance à cet arbre. *On bat le tambour et Lina affiche.*

HERMOCRATE

Mais, qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie-là ? Parlez-leur donc, seigneur Timagène, sachez de quoi il est question.

TIMAGÈNE - Voulez-vous bien vous expliquer, Madame ?

MADAME SORBIN - Lisez l'affiche, l'explication y est.

ARTHÉNICE - Il n'y a guère qu'en France où on vend les Offices de Judicature. Elle vous apprendra que nous voulons nous mêler de tout, être associées à tout, exercer avec vous tous les emplois, ceux de finance, de judicature et d'épée.

HERMOCRATE - D'épée, Madame ?

ARTHÉNICE - Oui d'épée, Monsieur ; sachez que jusqu'ici nous n'avons été poltronnes que par éducation.

MADAME SORBIN - Mort de ma vie ! Qu'on nous donne des armes, nous serons plus méchantes que vous ; je veux que dans un mois, nous manions le pistolet comme un éventail: je tirai ces jours passés sur un perroquet, moi qui vous parle.

ARTHÉNICE - Il n'y a que de l'habitude à tout.

Marivaux, *La Colonie*, scène XIII (1729)

## VOLTAIRE (1694-1778)

Voltaire, de son vrai nom François-Marie Arouet, est un philosophe des Lumières.

Il a écrit de nombreuses œuvres qu'il jugeait comme sérieuses et s'est amusé à écrire quelques contes philosophiques auxquels il n'attribuait pas tellement d'importance de son vivant mais qui auront un grand succès.

Voltaire est un écrivain engagé qui publie certains livres en Suisse pour contourner la censure. En raison de ses idées politiques, il fera un court séjour en prison à la Bastille et vivra exilé loin de Paris.

*[Chassé de Westphalie, Candide parcourt le monde avec son valet Cacambo. Après avoir découvert l'Eldorado et ses richesses, ils rencontrent par hasard, dans le chapitre 19, le « Nègre de Surinam »].*

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : " Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. " Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

Voltaire, *Candide ou l'optimisme* – chapitre 19 (1759)

Point sur le contexte philosophique et résumé de l'histoire de Candide:

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Candide>

Sur l'esclavage :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire\\_de\\_l%27esclavage](https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27esclavage)

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui a tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supporte ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

Voltaire, *Traité sur la tolérance*, Chapitre XXIII (1763)

Sur le contexte de l'affaire Calas :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire\\_Calas](https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_Calas)

Sur les guerres de religion :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres\\_de\\_Religion\\_\(France\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres_de_Religion_(France))

## BEAUMARCHAIS (1732-1799)

[Figaro, valet du comte Almaviva, se marie avec Suzanne, qui est la servante de la comtesse. Mais le comte veut profiter de l'occasion pour mettre Suzanne dans son lit.]

**Le Comte, à part.**

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

**Figaro, à part.**

Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu dans son genre.

**Le Comte.**

Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour ?

**Figaro.**

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

**Le Comte.**

Je la préviens sur tout, et la comble de présents.

**Figaro.**

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

**Le Comte.**

... Autrefois tu me disais tout.

**Figaro.**

Et maintenant je ne vous cache rien.

**Le Comte.**

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

**Figaro.**

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

**Le Comte.**

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

**Figaro.**

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

**Le Comte.**

Une réputation détestable !

**Figaro.**

Et si je vaud mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

**Le Comte.**

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

**Figaro.**

Comment voulez-vous ? La foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse ; arrive qui peut, le reste est écrasé. Aussi c'est fait ; pour moi, j'y renonce.

**Le Comte.**

À la fortune ? (*À part.*) Voici du neuf.

**Figaro.**

(*À part.*) À mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier éterné des nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

**Le Comte.**

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

**Figaro.**

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

**Le Comte.**

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

**Figaro.**

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

**Le Comte.**

...Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

**Figaro.**

Je la sais.

**Le Comte.**

Comme l'anglais : le fond de la langue !

**Figaro.**

Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions et pensionner des traîtres ; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

**Le Comte.**

Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

**Figaro.**

La politique, l'intrigue, volontiers ; mais, comme je les crois un peu germanes, en fasse qui voudra ! *J'aime mieux ma mie, oh gai !* comme dit la chanson du bon roi.

Beaumarchais - *Le Mariage de Figaro* - Acte III, scène 5 (1778)

**XIXème siècle**

## HUGO (1802-1885)

Victor Hugo est considéré comme un auteur majeur de la littérature française. Il a laissé une œuvre très importante, de nombreux textes, mais aussi des dessins.

Il produisait beaucoup et a écrit des textes de genres très différents. De la poésie (par exemple Les Contemplations), du théâtre (par exemple Ruy Blas), des romans (par exemple Notre Dame de Paris ou Les Misérables).

Il a œuvré pour modifier les règles classiques et dans la préface d'Hernani, il expose les principes du romantisme, un nouveau mouvement littéraire, dont il sera le chef de file.

C'était également un homme politique. Il a été député mais comme il était contre Napoléon III, il s'est exilé presque 20 ans à Guernesey pendant toute la durée du second Empire (1852-1870).

C'était un homme très engagé. Il a dénoncé la pauvreté et a plaidé pour l'accès du peuple à l'école (ce sera réalisé par Jules Ferry en 1881). Il a dénoncé la peine de mort (elle ne sera abolie qu'en 1981, un siècle plus tard). Il s'est exprimé sur de nombreux autres sujets.

D'un point de vue personnel, il a eu une vie sentimentale mouvementée avec une femme et plusieurs maîtresses. Il a également beaucoup souffert de la mort de sa fille Léopoldine, morte noyée le jour de son mariage, en 1843.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit (1) la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer (2) loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe (3),  
Ni les voiles (4) au loin descendant vers Harfleur (5),  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe (6)  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur (7).

Victor Hugo, *Les Contemplations* (1856)

### Notes :

- (1) la campagne blanchit le matin à cause de la rosée
- (2) demeurer = rester
- (3) le soir, le soleil se couche et la nuit tombe
- (4) les voiliers étaient des bateaux anciens, les voiles sont des éléments de ces bateaux
- (5) Harfleur = ville portuaire de Normandie, région où Léopoldine est morte et enterrée
- (6) tombe = lieu où on enterre les morts dans un cimetière
- (7) le houx et la bruyère sont des végétaux au feuillage vert

Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée !

Éponine se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

- Mais laisse-moi donc ! dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux ?

- Mère, dit l'enfant, regarde donc !

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression particulière qui se compose du terrible mêlé aux riens de la vie et qui a fait nommer ces sortes de femmes : mégères.

Cette fois, l'orgueil blessé exaspérait encore sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de « ces demoiselles".

Une czarine qui verrait un mougick essayer le grand cordon bleu de son impérial fils n'aurait pas une autre figure.

Elle cria d'une voix que l'indignation enrouait.

- Cosette !

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

- Cosette, répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir. Alors, sans la quitter des yeux, elle joignit les mains, et, ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle se les tordit ; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, — elle pleura. Elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

- Qu'est-ce donc ? dit-il à la Thénardier.

- Vous ne voyez pas ? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

- Hé bien, quoi ? reprit l'homme.

- Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée des enfants !

- Tout ce bruit pour cela ! dit l'homme. Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée ?

- Elle y a touché avec ses mains sales ! poursuivit la Thénardier, avec ses affreuses mains !

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

- Te tairas-tu ? cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table à Cosette un grand coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé, et que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa debout devant Cosette en disant :

- Tiens, c'est pour toi.

*Victor Hugo, Les Misérables, 2ème partie, livre 3ème, ch. VIII (1862)*

**BAUDELAIRE (1821-1867)**

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857)

## ZOLA (1840 – 1902)

Étienne prit à gauche le chemin de Joiselle. Il se rappela, il y avait empêché la bande de se ruer sur Gaston-Marie. Au loin, dans le soleil clair, il voyait les beffrois de plusieurs fosses, Mirou sur la droite, Madeleine et Crève-cœur, côte à côte. Le travail grondait partout, les coups de riveline qu'il croyait saisir, au fond de la terre, tapaient maintenant d'un bout de la plaine à l'autre. Un coup, et un coup encore, et des coups toujours, sous les champs, les routes, les villages, qui riaient à la lumière : tout l'obscur travail du bagne souterrain, si écrasé par la masse énorme des roches, qu'il fallait le savoir là-dessous, pour en distinguer le grand soupir douloureux. Et il songeait à présent que la violence peut-être ne hâtait pas les choses. Des câbles coupés, des rails arrachés, des lampes cassées, quelle inutile 368 besogne ! Cela valait bien la peine de galoper à trois mille, en une bande dévastatrice ! Vaguement, il devinait que la légalité, un jour, pouvait être plus terrible. Sa raison mûrissait, il avait jeté la gourme de ses rancunes. Oui, la Maheude le disait bien avec son bon sens, ce serait le grand coup : s'enrégimenter tranquillement, se connaître, se réunir en syndicats, lorsque les lois le permettraient ; puis, le matin où l'on se sentirait les coudes, où l'on se trouverait des millions de travailleurs en face de quelques milliers de fainéants, prendre le pouvoir, être les maîtres. Ah ! quel réveil de vérité et de justice ! Le dieu repu et accroupi en crèverait sur l'heure, l'idole monstrueuse, cachée au fond de son tabernacle, dans cet inconnu lointain où les misérables la nourrissaient de leur chair, sans l'avoir jamais vue.

Emile Zola, *Germinal*, VII- 6 (1885)

oooo

J'accuse le lieutenant-colonel du Paty de Clam d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire, en inconscient, je veux le croire, et d'avoir ensuite défendu son œuvre néfaste, depuis trois ans, par les machinations les plus saugrenues et les plus coupables.

J'accuse le général Mercier de s'être rendu complice, tout au moins par faiblesse d'esprit, d'une des plus grandes iniquités du siècle.

J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées, de s'être rendu coupable de ce crime de lèse-humanité et de lèse-justice, dans un but politique et pour sauver l'état-major compromis.

J'accuse le général de Boisdeffre et le général Gonse de s'être rendus complices du même crime, l'un sans doute par passion cléricale, l'autre peut-être par cet esprit de corps qui fait des bureaux de la guerre l'arche sainte, inattaquable.

J'accuse le général de Pellieux et le commandant Ravary d'avoir fait une enquête scélérate, j'entends par là une enquête de la plus monstrueuse partialité, dont nous avons, dans le rapport du second, un impérissable monument de naïve audace.

J'accuse les trois experts en écritures, les sieurs Belhomme, Varinard et Couard, d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux, à moins qu'un examen médical ne les déclare atteints d'une maladie de la vue et du jugement.

J'accuse les bureaux de la guerre d'avoir mené dans la presse, particulièrement dans L'Éclair et dans L'Écho de Paris, une campagne abominable, pour égarer l'opinion et couvrir leur faute.

J'accuse enfin le premier conseil de guerre d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquiescer sciemment un coupable.

En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose.

Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malveillance sociale. Et l'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour !

J'attends.

Veillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

Emile Zola, « *j'accuse... !* », *L'Aurore* (13 janvier 1898)

**VERLAINE (1844-1896)**

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon coeur transparent  
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.  
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore,  
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine, « Mon rêve familial » *Poèmes saturniens (1866)*

## **MAUPASSANT (1850-1893)**

« La Parure », une nouvelle réaliste :

- Pour lire la nouvelle en entier :  
<https://www.lewebpedagogique.com/mrneveux/files/2011/09/La-Parure.pdf>
- Pour voir le film de Claude Chabrol en entier (30 minutes) :  
<https://www.youtube.com/watch?v=QZJoo7PVDpU>

« Le Horla », une nouvelle fantastique :

- Pour lire le texte en entier :  
[https://www.atramenta.net/lire/le-horla-1887/2590/1#oeuvre\\_page](https://www.atramenta.net/lire/le-horla-1887/2590/1#oeuvre_page)

**RIMBAUD (1854-1891)**

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;  
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;  
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

Arthur Rimbaud, *Cahier de Douai (1870)*

**ROSTAND (1868-1918)**

[Cyrano aide son ami Christian à séduire la belle Roxane dont il est pourtant secrètement amoureux. A la mort de Christian, il ne dit rien de cet amour et c'est seulement une quinzaine d'années après, alors qu'il se sent prêt de mourir, que la vérité est révélée]

*Le crépuscule commence à venir.*

**CYRANO**

Sa lettre !... N'aviez-vous pas dit qu'un jour, peut-être, vous me la feriez lire ?

**ROXANE**

Ah ! vous voulez ?... Sa lettre ?

**CYRANO**

Oui... Je veux... Aujourd'hui...

**ROXANE, lui donnant le sachet pendu à son cou.**

Tenez !

**CYRANO, le prenant**

Je peux ouvrir ?

**ROXANE**

Ouvrez... lisez !...

*Elle revient à son métier, le replie, range ses laines.*

**CYRANO, lisant**

"Roxane, adieu, je vais mourir !..."

**ROXANE, s'arrêtant, étonnée**

Tout haut ?

**CYRANO, lisant**

"C'est pour ce soir, je crois, ma bien-aimée !

"J'ai l'âme lourde encor d'amour inexprimée,

"Et je meurs ! jamais plus, jamais mes yeux grisés,

"Mes regards dont c'était..."

**ROXANE**

Comme vous la lisez, sa lettre !

**CYRANO, continuant**

"...dont c'était les frémissantes fêtes,

"Ne baiseront au vol les gestes que vous faites

"J'en revois un petit qui vous est familier

"Pour toucher votre front, et je voudrais crier..."

**ROXANE, troublée**

Comme vous la lisez, -- cette lettre !

*La nuit vient insensiblement.*

**CYRANO**

"Et je crie

"Adieu !..."

**ROXANE**

Vous la lisez...

**CYRANO**

"Ma chère, ma chérie,

"Mon trésor..."

**ROXANE, rêveuse**

D'une voix...

**CYRANO**

"Mon amour..."

**ROXANE**

D'une voix...

*Elle tressaille.*

Mais... que je n'entends pas pour la première fois !

*Elle s'approche tout doucement, sans qu'il s'en aperçoive, passe derrière le fauteuil se penche sans bruit, regarde la lettre. -- L'ombre augmente.*

**CYRANO**

"Mon coeur ne vous quitta jamais une seconde,

"Et je suis et serai jusque dans l'autre monde

"Celui qui vous aima sans mesure, celui..."

**ROXANE, lui posant la main sur l'épaule**

Comment pouvez-vous lire à présent ? Il fait nuit.

*Il tressaille, se retourne, la voit là tout près, fait un geste d'effroi, baisse la tête. Un long silence.*

*Puis, dans l'ombre complètement venue, elle dit avec lenteur, joignant les mains*

Et pendant quatorze ans, il a joué ce rôle

D'être le vieil ami qui vient pour être drôle !

**CYRANO**

Roxane !

**ROXANE**

C'était vous.

**CYRANO**

Non, non, Roxane, non !

**ROXANE**

J'aurais dû deviner quand il disait mon nom !

**CYRANO**

Non ! ce n'était pas moi !

**ROXANE**

C'était vous !

**CYRANO**

Je vous jure...

**ROXANE**

J'aperçois toute la généreuse imposture

Les lettres, c'était vous...

**CYRANO**

Non !

**ROXANE**

Les mots chers et fous, c'était vous...

**CYRANO**

Non !

**ROXANE**

La voix dans la nuit, c'était vous.

**CYRANO**

Je vous jure que non !

**ROXANE**

L'âme, c'était la vôtre !

**CYRANO**

Je ne vous aimais pas.

**ROXANE**

Vous m'aimiez !

**CYRANO, se débattant**

C'était l'autre !

**ROXANE**

Vous m'aimiez !

**CYRANO**, *d'une voix qui faiblit*

Non !

**ROXANE**

Déjà vous le dites plus bas !

**CYRANO**

Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas !

**ROXANE**

Ah ! que de choses qui sont mortes... qui sont nées ! Pourquoi vous être tu pendant quatorze années, puisque sur cette lettre où, lui, n'était pour rien, ces pleurs étaient de vous ?

**CYRANO**, *lui tendant la lettre*

Ce sang était le sien.

**ROXANE**

Alors pourquoi laisser ce sublime silence

Se briser aujourd'hui ?

**CYRANO**

Pourquoi ?...

*Le Bret et Ragueneau entrent en courant.*

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, acte V scène 5 (1897)

**XXème siècle**

**PROUST (1871-1922)**

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I<sup>er</sup> et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

Proust, *Du Côté de chez Swan*, incipit (1913)

ELUARD (1895-1952)

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,  
Un rond de danse et de douceur,  
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,  
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu  
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,  
Roseaux du vent, sourires parfumés,  
Ailes couvrant le monde de lumière,  
Bateaux chargés du ciel et de la mer,  
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores  
Qui gît toujours sur la paille des astres,  
Comme le jour dépend de l'innocence  
Le monde entier dépend de tes yeux purs  
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

Paul ELUARD, *Capitale de la douleur* (1926)

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur  
Sur l'étang soleil moisi

Sur le lac lune vivante  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur le moulin des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages  
Sur les sueurs de l'orage  
Sur la pluie épaisse et fade  
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes  
Sur les cloches des couleurs  
Sur la vérité physique  
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés  
Sur les routes déployées  
Sur les places qui débordent  
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume  
Sur la lampe qui s'éteint  
Sur mes maisons réunies  
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux  
Du miroir et de ma chambre  
Sur mon lit coquille vide  
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre  
Sur ses oreilles dressées  
Sur sa patte maladroite  
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte  
Sur les objets familiers

Sur le flot du feu béni  
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque main qui se tend  
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises  
Sur les lèvres attentives  
Bien au-dessus du silence  
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir  
Sur la solitude nue  
Sur les marches de la mort  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenir  
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer

Liberté.

Paul Eluard, *Poésie et vérité 1942* (recueil clandestin)  
*Au rendez-vous allemand* (1945, Les Editions de Minuit)

**BRETON (1896-1966)**

Ma femme à la chevelure de feu de bois  
Aux pensées d'éclairs de chaleur  
A la taille de sablier  
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre  
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur  
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche  
A la langue d'ambre et de verre frottés  
Ma femme à la langue d'hostie poignardée  
A la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux  
A la langue de pierre incroyable  
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant  
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle  
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre  
Et de buée aux vitres  
Ma femme aux épaules de champagne  
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace  
Ma femme aux poignets d'allumettes  
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur  
Aux doigts de foin coupé  
Ma femme aux aisselles de martre et de fênes  
De nuit de la Saint-Jean  
De troène et de nid de scalares  
Aux bras d'écume de mer et d'écluse  
Et de mélange du blé et du moulin  
Ma femme aux jambes de fusée  
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir  
Ma femme aux mollets de moelle de sureau  
Ma femme aux pieds d'initiales  
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent  
Ma femme au cou d'orge imperlé  
Ma femme à la gorge de Val d'or  
De rendez-vous dans le lit même du torrent  
Aux seins de nuit  
Ma femme aux seins de taupinière marine  
Ma femme aux seins de creuset du rubis  
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée  
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours  
Au ventre de griffe géante  
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical  
Au dos de vif-argent  
Au dos de lumière

A la nuque de pierre roulée et de craie mouillée  
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire  
Ma femme aux hanches de nacelle  
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche  
Et de tiges de plumes de paon blanc  
De balance insensible  
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante  
Ma femme aux fesses de dos de cygne  
Ma femme aux fesses de printemps  
Au sexe de glaïeul  
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque  
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens  
Ma femme au sexe de miroir  
Ma femme aux yeux pleins de larmes  
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée  
Ma femme aux yeux de savane  
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison  
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache  
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu.

André BRETON, « L'Union libre », *Clair de terre* (1931)

SENGHOR (1906-201)

Femme noire

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté  
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux  
Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,  
Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné  
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche  
Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est  
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur  
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée

Femme noire, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali  
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.

Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Eternel  
Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », *Chants d'ombre* (1945)

IONESCO (1909-1994)

BERENGER

*C'est moi, c'est moi. ( Lorsqu'il accroche les tableaux, on s'aperçoit que ceux-ci représentent un vieillard, une grosse femme, un autre homme. La laideur de ces portraits contraste avec les têtes des rhinocéros qui sont devenues très belles. Bérenger s'écarte pour contempler les tableaux. )* Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau. ( *Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur, il va vers la glace.* ) Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort ! Oh ! comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas ! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! ( *Il regarde les paumes de ses mains.* ) Mes mains sont moites. Deviendront-elles rugueuses ? ( *Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.* ) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, d'une nudité décente, sans poils, comme la leur ! ( *Il écoute les barrissements.* ) Leurs chants ont du charme, un peu âpre, mais un charme certain ! Si je pouvais faire comme eux. ( *Il essaye de les imiter.* ) Ahh, ahh, brr ! Non, ça n'est pas ça ! Essayons encore, plus fort ! Ahh, ahh, brr ! Non, non, ce n'est pas ça, que c'est faible, comme cela manque de vigueur ! Je n'arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Ahh, ahh, brr ! Les hurlements ne sont pas des barrissements ! Comme j'ai mauvaise conscience, j'aurais dû les suivre à temps. Trop tard maintenant ! Hélas, je suis un monstre, je suis un monstre. Hélas, jamais je ne deviendrai un rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer, je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte ! ( *Il tourne le dos à la glace.* ) Comme je suis laid ! Malheur à celui qui veut conserver son originalité ! ( *Il a un brusque sursaut.* ) Eh bien, tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde ! Ma carabine, ma carabine ! ( *Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant :* ) Contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas !

RIDEAU.

Eugène Ionesco, *Rhinocéros* (1958) Acte III, scène finale

**CHEDID (1920)**

« Un fleuve nous habite »

Terré sous notre peau  
Un fleuve nous habite

Se meut parmi nos membres  
Monte jusqu'à nos lèvres

Plus vif parfois

Que nos corps qui l'abritent

Combien d'heures éteintes  
Faudra-t-il traverser?

De plaines mises à feu  
De puits insondables?

Dissoudre combien d'ombres  
Desserrer becs et griffes?

Pour pénétrer cette eau  
Dans la quiétude sans lampe

Et s'immerger  
Longuement.

Andrée Chedid

## ERNAUX (1940)

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

[...]

Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes. Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine tendrement, innocemment.

Annie Ernaux, *La femme gelée* (1981)